

maurice pons

virginales

Christian Bourgois éditeur



*du même auteur
chez le même éditeur*

LES SAISONS

MAURICE PONS

VIRGINALES

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

© Christian Bourgois Editeur, 1984

ISBN 2-267-00355-4

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Qu'il est beau, mais qu'il est douloureux, à vingt ans, de se dire : Je veux être écrivain ! Lorsque je relis aujourd'hui ces *Virginales* de mon enfance, je retrouve avec émotion les tourments qui ont présidé à leur lente gestation.

L'exercice de la littérature m'est toujours apparu comme une activité secrète, et presque honteuse. Sur mes carnets d'écolier, quadrillés en Sieyès, je tenais un journal intime, comme Victor Hugo, et je notais mes Pensées, comme Blaise Pascal. Je les enfermais dans un tiroir de commode, dont j'avais ménagé une fermeture secrète, fort mal commode, qui fonctionnait avec un gros clou, glissé dans un trou du tiroir voisin. Personne, à ma connaissance, ne prit jamais connaissance de ces œuvres manuscrites et clandestines. Elles ont disparu dans leur tiroir secret, avec la commode entière, comme ont disparu mes livres, mes cahiers, mes vêtements, mes souliers, mes jouets, dans la glorieuse débâcle de l'armée

française qui en 1940 livra l'Alsace aux Allemands. De mon enfance strasbourgeoise, il ne me restait que des images et des souvenirs, sur fond de désolation.

C'est beaucoup plus tard, étudiant à Paris, que je commençai à façonner laborieusement, obstinément, les premiers récits qui devaient devenir les *Virginales*. A la bibliothèque de la Sorbonne, sous la calme lumière des lampes opalines, j'édifiais un rempart des œuvres reliées de Platon ou de Hegel ; pour parfaire le décor, j'ouvrais des dictionnaires et des atlas ; puis à l'abri de ce savant désordre, de mon écriture minuscule et torturée, j'entreprenais d'aligner des mots et des phrases, qui conduisaient lentement une histoire.

J'étais loin de la Sorbonne et du temps présent, qui ne m'atteignait pas, et sur lequel je n'avais aucune prise. Il me semble aujourd'hui que je vivais — si je puis dire — replié dans une solitude et un désenchantement extrêmes. Je laissais mon esprit divaguer de longues heures vers les terrains vagues, les ruelles obscures ou les prairies ensoleillées de mon enfance.

Je réinventais avec acharnement les images et les souvenirs perdus de mes dix ans, je retrouvais les sensations et les émotions que je consignais avant la guerre sur mes carnets d'écolier.

Mais cette fois, je ne voulais plus laisser mes pages se perdre dans un tiroir. J'avais décidé que je serai écrivain et j'entendais bien me faire éditer. Valéry Larbaud avait publié ses *Enfantines* ; je publierai un jour mes *Virginales*. Subreptice-

ment, je dirais même : sournoisement, je glissais telle une dragée de poivre cet adjectif qui me ravissait, une fois, une seule fois, dans chacune de mes nouvelles. La première que j'envoyai à un magazine littéraire me revint avec cette mention du rédacteur en chef, qui est restée à jamais fixée dans ma mémoire « ... J'ai peur que vous n'ayez bâti ce drame arachnéen sur un rêve. » Je me précipitai sur le *Petit Larousse* et lus dans la consternation : « Arachnéen : qui est propre à l'araignée. »

Je fus plus heureux avec les revues mensuelles, qui paraissaient à l'époque, et curieusement c'est par cette porte étroite que j'entrai dans le cercle étroit de la littérature. Mes premiers textes auraient pu passer inaperçus, mais il se trouva, par chance, que François Mauriac s'irritait de voir figurer au sommaire des mêmes livraisons des pages de son pieux *Journal* et les textes impies et pervers de mes *Virginales*, qu'il jugeait attentatoires.

« Passe encore le touche-pipi, tranchait-il de sa voix cassée, au comité de rédaction, mais pas le pipi ! » Il ne me restait plus qu'à changer de revue, ce que je fis sans peine, les zélotes étant appâtés. Même Claude Mauriac, fût-ce pour contrarier son illustre père, se plaisait à signaler avec gourmandise les parutions nouvelles de chacune de mes nouvelles.

C'est René Julliard qui rassembla finalement le bouquet de ces *Virginales*, que j'avais semées à tous vents, durant plusieurs années. Il en fit

un volume et un succès. Pour moi ce fut le début d'une période heureuse. Je n'étais pas peu fier, si jeune encore, d'être reconnu comme un écrivain par et parmi les écrivains. Je n'étais pas mécontent de sortir de l'ombre, de la pauvreté, de la solitude, pour courir de fête en fête, la main dans la main, avec ma chère Aniouta Pitoëff ; pour partager avec François Truffaut l'aventure cinématographique et le succès des *Mistons* ; pour naviguer en bateau-mouche sous les ponts de Paris, en compagnie d'une certaine Françoise, dite Sagan, et d'un déjà célèbre avocat parisien nommé François Mitterrand.

L'abominable guerre d'Algérie referma cette parenthèse heureuse ouverte dans ma vie par les *Virginales*.

Maurice Pons, nov. 1983.

« ... Il faut hardiment prendre sur soi la responsabilité du mal qu'on peut faire aux autres et à soi-même, mais il résulte de tout cela une tristesse abominable. »

Julien GREEN, *Journal*.

MISS FRAULEIN

LES autres années, il était venu de jeunes Anglaises et par habitude, lorsqu'elle était arrivée, nous l'avions appelée Miss. Elle rectifia aussitôt :

— A l'allemande, nous apprit-elle, une mademoiselle est dénommée Fraulein.

Ainsi l'avons-nous baptisée Miss Fraulein. Elle s'appelait en vérité Blumenfeld et ce nom la décrivait. Elle ressemblait à notre campagne : hormis les gerbes de blés fauchés dont tout l'été, sous nos yeux, les paysans rentraient des charretées croulantes, nous n'avions jamais rien vu de si blond que ses cheveux ; elle avait des couleurs de fleurs, la bouche si rouge ; elle avait dans la voix des inflexions de rivière. Tenez, je l'entends encore :

— Ça ne pas raisonnable ! A la française, peut-on dire : mademoiselle jeune fille ?

Et elle ajoutait, si gentiment :

— Je ne suis pas tellement jeune fille !

que nous ne savions pas ce qu'il fallait comprendre.

La maison, l'été, était peuplée d'enfants, que leurs cris emplissaient comme de soleil. Toute la journée, sur la terrasse, nous jouions à l'ombre des feuilles.

Miss Fraulein nous surveillait à travers ses longs cils. Elle faisait semblant de lire, l'un ou l'autre de ces romans français qu'obligeamment lui choisissait notre oncle, mais ce qu'elle aimait, c'était dormir sur sa chaise-longue ensoleillée, et elle était si belle dans son indolence de plante que jamais personne n'osa l'y troubler. Même les soldats qui allaient et venaient devant la terrasse, prenaient plaisir à la regarder dormir, et pas un, jamais, est-ce drôle ! ne lui adressa la parole. Peut-être craignaient-ils seulement qu'en se réveillant elle ne se rajustât.

— Comment peut-on s'exposer ainsi devant des hommes ! s'indignait notre tante, qui était une sainte.

Mais quand à Miss Fraulein je rapportai ces propos,

— Suis-je ne pas très jolie ? me répondit-elle simplement, car nous étions devenus très amis.

Ce qui me l'avait rendue chère, c'était justement ce qu'elle avait d'impudique, et qui, plus que les soldats, me troublait. L'éducation rigide qu'avaient reçue mes cousines ne me les faisait

jamais voir que tirant leurs jupes et les genoux serrés. Aussi détestaient-elles Miss Fraulein, plus jolie qu'elles, et qui ne rougissait pas de laisser voir ce qu'on leur avait appris à tenir toujours caché.

— Evidemment, disaient-elles, une étrangère ! et mes cousins, fiers d'employer un mot que je ne comprenais pas, me semblaient plus sévères encore :

— Elle déflore, disaient-ils à voix basse, et puis, la nuit, elle dort sans chemise...

— Comment tu le sais ?

— Demande à la bonne. Quand elle lave le linge...

C'est assez dire qu'elle faisait scandale dans le monde de notre enfance. Mais je trouvais, pour ma part, le scandale moins déplorable que séduisant. J'aimais à frapper tôt le matin à la porte de Miss Fraulein : jamais elle ne me demanda d'attendre. J'étais admis à son réveil, à sa toilette.

En France, ce que les femmes appellent combinaison tient du jupon et de l'ancien cache-corset. De son pays natal, Miss Fraulein avait apporté d'étranges petites combinaisons de finette, mi-chemisette mi-pantalon, serrées à la taille par un lacet, qui étaient sa tenue matinale de prédilection, et dont elle ne soupçonnait pas l'indécence : le haut moulait très exactement sa poitrine, le bas fermait par de petits boutons. Une autre, ainsi vêtue, aurait paru godiche. Miss Fraulein était si belle et si propre que les confec-

tions les plus germaniques ne pouvaient pas nuire à sa grâce.

Chaque matin, elle m'accueillait gaiement dans ses bras et prenant un étrange plaisir à troubler mon innocence, elle m'embrassait, elle me serrait contre elle plus que de raison, m'appelant en allemand son « morceau de sucre » ou son « petit violon ». Comblé par ces faveurs qu'il ne me venait pas à l'esprit de trouver dérisoires, je m'attardais à ces caresses matinales, et n'imaginant pas, dans l'ingénuité de mon cœur, que l'amour comportât d'autres privilèges, je me croyais l'amant d'une si exquise maîtresse.

Par-dessus tout, j'aimais à lui passer ses chaussures, car alors, assise au bord du lit, vêtue de son seul petit maillot, elle m'abandonnait ses jambes. Ses longues jambes soyeuses, couvertes d'un léger duvet blond, ses genoux ronds, un peu pâles, représentaient pour moi toute la douceur du monde. Je les couvrais de baisers, j'y enfouissais mon visage et je supportais mal, ensuite, qu'une jupe vînt les dérober à mes caresses.

Tout le matin, cependant, sous l'œil complice de Miss Fraulein habillée, il me fallait partager avec mes cousins l'enfantillage de leurs jeux. Tandis que, d'un bout de la terrasse à l'autre, ils organisaient des parties de « drapeaux » ou de « sorcière » j'attendais en secret l'heure de la sieste qui me ramènerait auprès de ma « maîtresse », à d'autres jeux que chaque jour j'apprenais à apprécier davantage.

Comme il est naturel, la joie de mes sens s'accompagnait d'une vive passion de mon cœur. Mais il ne me déplaisait pas que mes premières amours fussent clandestines et comme revêtues, dans la maison familiale, d'une parure secrète qui émerveillait mon enfance. Le long du jour, j'affectais devant Miss Fraulein une indifférence désinvolte, qui l'étonnait profondément. Elle m'eût aussi bien câliné en plein salon, devant tout le monde, et mes dérobades lui paraissaient offensantes.

— Pourquoi toujours de méchanceté ? de mauvaises manières ? me grondait-elle.

Alors, furtivement, je montais dans sa chambre et glissais sous son oreiller des billets brûlant d'amour :

« Je vous aime ! Je vous aime ! Nous sommes deux heureux petits fous, mais chut !... »

Il arrivait souvent qu'on demandât à Miss Fraulein de nous conduire en promenade. Nous suivre en promenade serait plus exact, car à peine franchis les murs de la propriété, la bande d'enfants que nous étions avait tôt fait de s'éparpiller à travers les prés, le long de la rivière. On ne songeait guère à nous retenir et Miss Fraulein, heureuse seulement si au retour elle avait son compte de garçons et de filles, s'installait indolemment pour nous attendre dans un coin tranquille.

Dans ce pays-là, la pierre, volontiers, émerge en surface et de gros rochers ronds viennent ainsi bosseler les herbages, au caprice des collines. Il

n'est pas rare non plus que de jeunes arbres, aux feuilles chantantes, se plaisent à enserrer de petits cirques. C'est dans cette sorte d'endroit que Miss Fraulein aimait à s'asseoir, adossée contre une pierre lisse, les jupes haut levées par souci de bronzage.

Au hasard des jeux, j'avais tôt fait de m'échapper et de disparaître. Vêtu de seules espadrilles, et d'un short, j'arrivais en rampant jusqu'à elle.

— Ah ! Ah ! disait-elle sans surprise, voilà mon petit serpent !

Elle m'accueillait aux creux où j'aimais à me blottir. D'abord, je l'embrassais partout, puis nous commençons à nous battre.

Jamais, je crois, je n'ai éprouvé par la suite de griserie amoureuse comparable à ces batailles virginales. L'un sur l'autre, nous roulions dans l'herbe douce, nous dévalions les pentes, mêlant nos membres et nos souffles. Souvent, je prenais l'avantage au début et l'ayant renversée par surprise, j'essayais, couché sur elle, de la maintenir allongée sur le sol. Mais elle se débattait si bien que je basculais toujours de l'un ou de l'autre côté d'elle, et me retrouvais bientôt la poitrine serrée entre ses jambes puissantes, la respiration coupée par ce large étau, dont la pression, par jeu, se faisait plus étroite ou plus lâche. Je ne renonçais pas pour autant à la lutte et mes mains fourrageaient où elles avaient prise. Parfois, je réussissais à empoigner sous son corsage les seins de ma belle adversaire. Je les pressais violemment, espérant toujours, tant mon ignorance de

ces choses était grande, en faire jaillir des flots de lait. Ou bien je la mordais aux fesses, à pleine bouche, ou au gras des bras. La douleur faisait gémir Miss Fraulein. Elle se renversait alors sur moi, me maintenait les jambes entre les siennes, m'immobilisait les bras en croix, puis quand mes pauvres soubresauts de poisson m'avaient laissé épuisé et ruisselant, elle commençait à me supplicier.

De ses longs cheveux défaits, elle me balayait d'abord lentement le visage, me parcourant de chatouillis insupportables. Si je criais, si j'étais pris d'un atroce fou rire, je sentais ses mèches fines qui me pénétraient dans la bouche jusqu'au fond du gosier. Je toussais, je crachais, les larmes me montaient aux yeux — je criais grâce. Miss Fraulein me laissait prendre un peu d'air, puis elle inventait d'autres supplices.

Le plus affreux dont il me souviennent, c'était de voir se former entre ses lèvres, là, à quelques centimètres de mon visage, une mousse onctueuse de salive que, goutte à goutte, savamment, elle allait me laisser tomber sur les yeux, sur la bouche, et lorsque je secouais désespérément la tête, dans le creux des oreilles, heureuse de m'obliger à subir ses outrages, de me voir me débattre en vain et crier à la fois de dégoût et de plaisir. Puis comme un jeune animal, et avec quelle gourmandise ! elle se penchait sur moi pour lécher mon visage maculé, me mordillant au passage un peu les lèvres, un peu la langue, quêtant sans doute les baisers d'amour que je ne

savais pas donner. Ainsi faisons-nous la paix.

Quand elle me voyait trop épuisé,

— Oh ! le pauvre oiseau ! disait-elle.

Et avec autant de tendresse après la lutte qu'elle avait eu de cruauté pendant les supplices, Miss Fraulein s'employait à me secourir. Elle épongeait mon corps noyé de sueur, elle me passait un pull-over, elle me repeignait, me caressait, m'embrassait encore, puis je demeurais allongé la tête entre ses genoux, heureux, détendu, mâchant des herbes sous le ciel très bleu.

Nous parlions tendrement, sans pudeur, comme des amants qui peuvent tout se dire.

— Dites-moi, Miss Fraulein, vous n'avez pas de lait ?

— Il est soif, mon petit oiseau ?

— Non, je veux dire : du vrai lait de femme ?

— Ça ne pas possible ! Seulement si j'aurais un enfant.

— Et dites-moi, Miss Fraulein, nous n'allons pas avoir d'enfant ?

— Seulement si nous serions mariés...

Nous rentrions tard, par d'étroits sentiers. Nous nous y tenions par la main, par la taille. Comme des fiancés, pensais-je, car j'étais à l'âge où l'on ne distingue pas les fiançailles de l'amour.

MA MARRAINE

JAMAIS je n'entends glisser au-dessus de ma tête la jolie chanson des moustiques, sans retrouver l'image précieuse de ma marraine, et le souvenir des séjours d'été que nous faisons toutes les deux à la campagne au temps de mon enfance.

Aussi loin que je puis remonter dans ma mémoire, je trouve le visage de ma marraine se confondant avec celui de la Sainte Vierge. Lorsque dans nos prières nous invoquons le « Vaisseau d'élection », l'« Arche d'alliance », la « Rose virginale », moi, c'est ma marraine que j'appelais, par ces mots qui me paraissaient les plus beaux du monde et dont le sens m'importait peu.

Je l'appelais toute la semaine ; parfois, le dimanche, elle venait. La Mère Supérieure me faisait prévenir dans la salle d'études et l'on me conduisait au parloir. Devant ma marraine, je restais paralysée, muette d'adoration.

— Eh bien, Brigitte ? tu n'embrasses pas ta marraine ?

Elle m'emmenait au parc, ou au zoo. Nous distribuions des cacahuètes aux singes, aux carpes des croûtons de pain. Souvent, au retour, nous nous arrêtions dans une pâtisserie. Elle m'offrait des gâteaux, des glaces. Nous parlions peu. Mais ce que j'aimais par-dessus tout dans nos promenades — est-ce bête ! — c'est la façon dont elle me tenait. Je marchais un peu devant elle, et par-derrière, elle me retenait par le col de mon manteau, ses doigts glissés jusqu'à l'intérieur de ma blouse. De ma vie, je n'ai vu faire ce geste qu'à elle seule. Il me semblait qu'elle me menait ainsi comme un attelage, comme un animal familier. Elle portait toujours des gants de chevreau noir — ou était-ce de daim ? Leur caresse, au bas de ma nuque, aujourd'hui encore, si j'y pense avec application, me fait frissonner de plaisir.

En ville, ma marraine était une dame en noir, que je voyais peu et connaissais mal.

Ma mère disait seulement :

— Sois discrète avec ta marraine. Elle a eu des malheurs.

Et je n'en sus jamais davantage.

Mais l'été, ah ! l'été, lorsqu'elle m'emmenait passer avec elle le mois d'août dans sa campagne, je lui découvrais un visage stupéfiant. Elle portait des robes de toile claire, et de gros ceinturons de cuir. Elle avait toujours l'air en excursion.

**Achévé d'imprimer en mai 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
61250 Lonrai**

**N° d'édition : 630
Dépôt légal : juin 2001
N° d'impression : 011207**